

Le piège abscons de la recherche scientifique Romain Couillet, Professeur des Universités à l'UGA

« Maman, c'est quoi un scientifique ?

- C'est très facile ma chérie, un scientifique c'est quelqu'un qui essaye de comprendre le fonctionnement du monde dans lequel on vit et, grâce à cette compréhension, propose des idées pour améliorer le monde, pour que les humains vivent mieux. »

Oui. Mais non. Le fonctionnement du « monde » – notion qu'il s'agirait de précisément définir – est aujourd'hui, au moins dans les grandes lignes, parfaitement maîtrisé. Les faits et chiffres sont têtus, et leurs conséquences unanimes, simplissimes et irrévocables : l'activité thermo-industrielle anthropique, nourrie de la production de connaissances scientifiques, engendre la *première extermination de masse*¹ du vivant sur Terre, induisant une « menace existentielle directe »² de notre propre espèce. Tous les scientifiques s'y accordent, biologistes en tête, les nombreux dépassements des limites planétaires ont d'ores et déjà sorti la Terre des très fragiles dynamiques de l'Holocène – celles qui prévalent depuis le Néolithique (il y a 11,000 ans) – dans une trajectoire jamais connue et terriblement incertaine de réchauffement massif alimenté sans cesse par des boucles de rétroactions que l'on découvre chaque jour (telles que le dégazage massif de méthane du permafrost qui accélère le réchauffement ou, en France, la division non anticipée du Jet Stream qui va accélérer le réchauffement, l'assèchement et donc la désertification du pays dans les années à venir).

Pendant ce temps, dans le petit village de la recherche scientifique, chercheuses et chercheurs qui ne peuvent pourtant plus ignorer ces faits et sont même bien mieux armé·es que le citoyen lambda à les appréhender, continuent le travail de sape et d'accélération de l'effondrement de l'humanité et du vivant, dans un quotidien rythmé par la création d'algorithmes d'intelligence artificielle qui crétinisent toujours plus ses usagers, par le rêve – justifié par aucune application – de fabriquer le premier ordinateur quantique, ou encore par le développement de nouveaux matériels électroniques pour l'agriculture 4.0 qui finira de transformer les paysan·nes terrien·nes en ingénieur·es de surface hors-sol. Tout cela en dépit des pénuries déjà annoncées – *et même datées*³ – des minerais métalliques et des réserves de pétrole à la base de l'industrie électronique et informatique. Autant de sujets de recherches et technologies qui, en plus d'être totalement incohérents face à la gravité et à l'urgence d'atténuation des conséquences du dérèglement planétaire, sont de fait absolument illusoire et, pour ainsi dire, *déjà morts*⁴.

« Mais Maman, pourquoi alors les scientifiques fabriquent des téléphones portables plus gros au lieu d'aider les gens et les animaux qui meurent ? »

Vaste sujet auquel on peut apporter de nombreuses réponses.⁵ Mon expérience personnelle m'amène néanmoins à isoler cette notion de psychologie sociale qu'on appelle *le piège abscons* ou encore, de manière plus parlante, *l'escalade de l'engagement*. Dans leur *Petit traité de manipulation à l'usage*

1 J'emprunte ici à Aurélien Barrau le choix de *première extermination* en lieu et place de *sixième extinction* en ce sens que la sixième extinction est, au contraire des cinq autres, le fait – en conscience et donc volontaire – d'une seule espèce : Homo Sapiens.

2 Je reprends ici les termes du secrétaire général de l'ONU.

3 Les ressources minérales métalliques et de pétrole (ainsi que le taux de leur découverte) sont très bien documentées. Par exemple, au rythme extractif actuel, le minerai « argent » ne sera plus économiquement extractible à l'horizon 2030. L'Arabie Saoudite, second producteur de pétrole mondial, a récemment annoncé, de manière irrévocable, son pic pétrolier à 2027 (dès lors l'extraction pétrolière en Arabie Saoudite deviendra elle-aussi économiquement intenable).

4 On rejoint ici la notion de « technologies zombies » exploitée par Alexandre Monnin dans *Héritage et Fermeture*, livre blanc du récent mouvement d'écologie du démantèlement.

5 Un travail synthétique mais particulièrement exhaustif des nombreux éléments permettant d'appréhender cette question est proposée par Grégoire Poissonnier dans *Invictus 2023* disponible gratuitement en ligne.

des honnêtes gens,⁶ Beauvois et Joule rapportent les études sur le comportement irrationnel de l'être humain face à une situation d'« engagement ». Ici aussi les chiffres issus d'expériences contrôlées sont têtus : lorsque nous prenons une décision dont l'issue est négative, contre toute raison, très souvent nous nous entêtons et nous enfonçons parfois très loin dans cette décision. Et plus nous nous enfonçons... plus nous nous enfonçons. Un exemple simple évoqué par les auteurs est celui de la décision d'allouer une importante quantité d'argent à une entreprise (fictive dans l'expérience) plutôt qu'une autre : lorsque tombe le résultat selon lequel l'entreprise financée a vu ses performances baisser, au contraire de l'autre entreprise, et qu'une seconde décision d'allocation budgétaire doit être prise, la vaste majorité des sondé·es réalloue le budget à la première entreprise ; si par contre le décideur change entre les deux tours, le résultat s'oppose : c'est l'entreprise à succès qui est valorisée. Le *piège abscons* dans lequel s'enferment les décideur·ses est ce verrou psychologique, d'arrogance ou de honte, en tout cas alimenté par un fort levier social, qui contraint au gel, au maintien dans une position défavorable. Cet immobilisme irrationnel est symptomatique, de mon point de vue, de la *persévération* de nombre de mes collègues – notamment des plus âgé·es – dans une recherche destructrice et absolument incohérente avec les conditions de leur propre survie : à avoir investi autant de temps et d'énergie dans un domaine qui a construit notre identité, la dissonance cognitive induite par la prise de conscience, sur le tard, de la nocivité de notre activité est d'autant plus pétrifiante. Au sens neuropsychologique, la *persévération* est un comportement pathologique. Le vocable peut ainsi sembler trop fort ici. Néanmoins, force est de constater que face au caractère auto-destructeur de notre travail et face à l'évidence d'un devoir moral de bifurcation, ne rien changer (ou au plus s'acheter une conscience par des petits gestes insignifiants) est de l'ordre au mieux du fatalisme ou d'une stratégie protectrice de déni, au pire de l'aveuglement suicidaire, de fait hautement pathologique.

Beauvois et Joule mentionnent par ailleurs que l'escalade de l'engagement est renforcée lorsqu'elle est vécue collectivement, par effet de *dilution* des responsabilités : le caractère mortifère de mon travail de recherche est un état de fait collectif, dont je ne porte pas seul·e la responsabilité. Il sera bien temps de changer lorsque les autres auront eux-mêmes changé, de sorte que rien ne change. C'est ainsi que s'amoncellent les dizaines de millions d'euros de recherche dans l'informatique quantique, dans la 6G, dans l'intelligence artificielle, créant ainsi des « filières » de recherche, des entités amoraux, vidées de toute forme de responsabilité humaine. Autant de mastodontes machiniques qui enchaînent psychologiquement leurs hôtes humains.

J'ai été moi-même longtemps enfermé dans cet engrenage abscons, sans le savoir, sans prendre réellement conscience de ma propre dissonance cognitive, en vivant des années d'un quotidien de production d'algorithmes et de projets de recherches en « maths pour l'IA » pendant que le soir j'avalais pourtant déjà des ouvrages de collapsologie. Et notamment cinq ans à « pérenniser mon poste » de prof, seul enjeu *existentiel* du moment, en m'agitant assez pour maximiser mes chances et donc accentuer d'autant cette menace existentielle directe pour l'humanité.

Comment dès lors sortir de ce verrouillage ? L'expérience citée plus haut de décision secondaire prise rationnellement par un second agent incite Beauvois et Joule à proposer une modification des mécanismes d'évaluations et décisions, par le biais d'intervenante·s externes indépendante·s. Les comités de suivi individuel, annuels, mis en place dans le cadre des thèses de doctorat sont en théorie le lieu de potentielles remises en question, par le biais d'une évaluation externe, de potentielles persévérations excessives des doctorant·es et de leurs encadrant·es. Mais même-là n'est que rarement (jamais?) remis en cause le rapport épistémologique du travail aux enjeux de préservation de la vie sur Terre. Les rencontres annuelles, journées au vert et autres grand-messes de nos communautés sont des moments privilégiés où une observation externe des pratiques permettrait d'avancer sur la piste de la remise en question : mais ces observateur·ices externes, aujourd'hui régulièrement inventé·es dans le cadre de séminaires dits « d'ouverture scientifique »,

6 Voir aussi *Nos préférences sous influences*, de Corneille.

ne portent pas de pouvoir décisionnel, de sorte que, même si une prise de conscience collective s'opère, aucune implication opérationnelle n'a lieu. Dès le lendemain, chacun·e se retrouve dans le piège abscons de son bureau individuel. Des coups d'épée dans l'eau.

Pour ma part, la sortie a été vraiment simple : obtenu mon poste de prof, au terme d'un bout de mon histoire et avant de me lancer dans une autre – celle dont j'avais élaborée pourtant les plans pendant cinq ans –, j'ai simplement relevé la tête du guidon et pris le souffle agonisant de la vie sur Terre de plein fouet. Je suis sorti tout seul de mon piège abscons parce que la porte s'est entrouverte, malgré moi, mais avec l'aide d'une prise de conscience et d'une forme de dissonance cognitive prêtes à prendre le pas, à tout casser.

Tout casser, mais pour faire quoi ? Pour aller où ? Pour rompre avec quoi ? Que restera-t-il de moi, de mes années d'études, de mes rêves, de mon monde ?

De mon point de vue, on a trop vite tendance à oublier que les chercheur·ses sont marqué·es au fer rouge par ce besoin de savoir, de comprendre, de contrôler. Pour satisfaire ces besoins primaires, elles et ils s'adonnent parfois à des séances prolongées de boulimie littéraire, écumant tous les articles attachés à leur domaine, ainsi que d'autres fois à des heures ininterrompues de calculs ou de simulations qui accouchent de miracles cognitifs sur lesquels on revient plusieurs années plus tard avec sidération et éblouissement. Nous possédons de fait une capacité peu partagée par nos concitoyens à compulser, synthétiser, traduire ces informations et à les digérer et transformer en autant d'idées et de ruptures systémiques. Nous sommes aujourd'hui confronté·es à un défi d'ampleur, *le plus grand de l'histoire de l'humanité*, face auquel il s'agit de mobiliser la somme de nos compétences, de nos boulimies littéraires, de nos folles abstractions créatrices. Ce mouvement de pensée en déraillement, ce mouvement de bifurcation radicale, nous extrait d'emblée de notre piège abscons et nous libère de notre surspécialisation⁷ mortifère et avilissante.

Redevons donc l'enfant curieuse de tout, celle qui n'était pas liée au bon vouloir machinique d'un réseau de neurones artificiel, celle qui buvait à l'envi l'histoire des scientifiques racontée par Science & Vie ou simplement racontée par sa Maman.

7 Les travaux d'Illich (*La convivialité*) ou de Grothendieck (*Faut-il continuer la recherche scientifique?*) sur les dépassements de convivialité de la recherche scientifique sont à ce sujet particulièrement édifiants.